

Quelques semaines après Cancale, nous étions à Montauroux. Village de mon enfance. Village de tous les miens. Village de mes morts, aussi, puisque, à arpenter le cimetière, ils étaient nombreux de ma famille à être enterrés là, et quelques mois plus tôt c'était ma sœur que nous y avions conduite.

Enfants, nous y venions souvent avec notre grand-mère, pour changer les fleurs fanées, mettre de l'eau aux plantes en pot, nous avions droit alors de grimper sur les tombes au prétexte de balayer les feuilles de cyprès, parfois c'était un coup de serpillière, grand-mère ne pouvant le faire elle-même à cause du mauvais état de ses jambes. Perchés sur la pierre, nez à nez avec le nom des morts enterrés là – Il reste deux places disait ma grand-mère, une pour votre grand-père et une pour moi – nous avions alors une vue panoramique sur l'ensemble du cimetière, et à la présence ici ou là de couronnes aux fleurs pas encore défraîchies, nous devinions où avait été enterré le dernier mort. Aussitôt descendus de la tombe, nous ne manquions pas de courir voir s'il y avait un nom, des dates, quelque chose d'une histoire à simplement lire ce qui était écrit sur les bandeaux des couronnes, les plaques déposées sur le tombeau. Ne courez pas! disait grand-mère. Mais nous étions déjà loin. Jouant du labyrinthe des allées. La tentation d'une partie de cache-cache, ou tout au moins, de se faire assez discrets pour que grand-mère

ne sache plus où nous étions passés. Vous allez me faire devenir chèvre ! elle disait. Tant pis, je m'en vais sans vous ! Cela n'était pas fait pour nous effrayer. Peut-être même le souhaitions-nous. Mais c'était elle qui craignait que quelqu'un nous ayant vu traîner dans le cimetière pût le lui reprocher. Nous quittions alors comme à regret ce lieu de beauté familière, et qui toujours m'a donné l'impression qu'ici on déposait les morts dans un linceul de collines et de ciel, et que les grands cyprès d'un vert si vif qu'il en était presque noir leur étaient des sortes de cierges à qui serait dévolu, pour peu que les animassent le bercement du mistral et le crépitement des cigales, le chant et la prière pour les siècles des siècles. Un lieu de paix, oui. Et quitte à être enterré quelque part, j'avais toujours pensé qu'ici cela avait quelque grâce.

D'autant qu'en face, de l'autre côté du vallon, c'est vraiment "chez nous".

C'était, autrefois, une "campagne" qui faisait couple avec la maison du village. Sur plusieurs berges qui s'élèvent comme un grand escalier les unes au-dessus des autres, on cultivait de quoi assurer la production maraîchère familiale, quelques rangées de vignes dont on tirait un maigre vin, et le jasmin surtout, les roses pour la parfumerie, à la saison des fleurs l'air en était saturé. À ces fins de culture avait été bâti au sommet de la propriété un fort bassin d'arrosage d'où partait, au sortir de la bonde, tout un réseau de rigoles capables de défier les plus fortes chaleurs. Tout en bas, en bordure de route, on avait construit une petite maison afin de pouvoir y dormir l'été et éviter ainsi de se déplacer pendant les grosses chaleurs. Chaque été, lorsque nous

étions enfants, c'est dans cette maison que ma sœur et moi nous passions avec nos parents les trois semaines de vacances qui leur étaient accordées. L'une des pièces donne sur la campagne. Une grosse poulie est accrochée à la soupente. La largeur de la fenêtre permettait de passer autrefois les corbeilles d'oignons que l'on y faisait sécher. La fenêtre de l'autre pièce donne sur la route et le village par-delà un large vallon. Rien ne semble pouvoir entraver la vue. À certaines heures, on croit même pouvoir deviner la mer par-delà le moutonnement des collines qui ne sont d'ailleurs que des sortes de vagues, changeant de couleur au gré des heures et des jours, buissonnements de garrigues, de chênes verts, de chênes blancs, de pins, les formes sont douces et il faut toute l'effronterie de cyprès dressés à l'aventure pour rappeler l'incommensurable distance entre ces vagues végétales et celles, tout là-haut, des lentes traînées bleues qui s'étirent dans le ciel aux jours de fort mistral. Le village semble posé sur l'une de ces collines et on pourrait croire qu'un coup de vent d'une puissance hors-norme serait capable de le déloger et l'emporter on ne sait où. Seule pourrait peut-être le retenir cette route que l'on voit s'en échapper et qui, longeant la colline d'en face, rejoint le cimetière dont on aperçoit quelques tombes pour finalement conduire jusque "chez nous". Peu après la mort de ma sœur, j'avais fait agrandir une photographie où l'on nous voit tous les deux à cette fenêtre donnant sur le grand large des collines. L'ouverture en est si étroite que nous avons du mal à y tenir ensemble, et peut-être, d'ailleurs, nous sommes-nous un peu chamaillés, chacun accusant l'autre de prendre toute la place. Regardez droit devant ! a dû crier le photographe, un cousin de notre grand-père, curé d'une lointaine

paroisse du département, pour qui la photo à cette époque est devenue un véritable hobby. Il a un appareil précieux, sans rapport avec les petits boîtiers que nous voyons autour de nous. Il développe les photos lui-même. Chaque été le cousin curé photographe vient rendre visite à la famille. Il aime nous faire poser. Les enfants. Les parents. La famille entière. Souriez ! Mais peut-être cette fois n'a-t-il rien dit. Nous laissant à notre rêverie. Yeux légèrement plissés, un petit sourire au coin des lèvres, j'ai l'air d'avoir adopté cette manière de voir sans regarder qui attire en retour la curiosité. Ma sœur, elle, a le regard un peu perdu. Elle essaie bien une sorte de sourire, mais c'est un sourire triste que l'on dirait tourné vers l'intérieur comme si elle se l'adressait à elle-même. Elle regarde droit devant et pourtant son regard qui, de cette fenêtre, peut filer aussi loin qu'elle le veut, semble empêché. Arrivé à la colline d'en face on dirait qu'il est incapable de franchir l'obstacle. Comme si déjà elle se voyait passer sur la route qui conduit au cimetière ? Ou comme si, de tout temps, tous les deux, postés à cette fenêtre, nous n'avions jamais fait que ça : regarder passer les morts les uns après les autres, jusqu'à ce que ce soit elle, que l'on y conduise, puis toi – et moi : l'unique survivant ?

Nostalgie de l'enfance ? Besoin de me tenir à quelque chose d'un peu solide ? Ce fut en ces jours d'après la mort de ma sœur que je réalisai à quel point ce bout de terre que nous avons à Montauroux était le seul endroit où je pouvais me considérer comme "chez moi".

Je l'écrivis.

Te le fis lire.

Et maintenant je me demande quel rôle cela a pu jouer au moment où, “sachant l’heure venue”, tu fis que ce fut ici.

Cette fois-là, nous avons passé toute une matinée à brûler des tas d’herbes, des branchages, tout ce que nous avons coupé lors de notre précédente venue, mais qu’en raison du danger d’incendie nous avons dû laisser sur place. Les flammes montaient haut. On aurait dit que sevrées pendant tous ces mois d’un festin pourtant à leur portée, elles se jetaient sur leur proie avec une avidité déçuplée. Rage rouge. Danse. Sardane. Extases comme des bras levés empoignant ce que les deux desservants que nous étions leur livraient avec métronomie. Une fourche. Puis une autre. Sans même attendre que le feu en redemandât. Régulièrement, tu venais y jeter des brassées de salsepareilles que tu coupais au fur et à mesure, et la vigueur des crépitements provoqués par ces ronces encore vertes de vie faisait penser à des hourras de victoire, des applaudissements, des salves, oui, c’était bien à une forme de sacrifice auquel nous participions, un sacrifice joyeux, purificateur, le feu dans toute sa vertu, et la tranquille jouissance de l’assister ainsi dans son effort à faire place nette. Il n’y avait aucun danger. Les seaux d’eau étaient à portée de main, le tuyau d’arrosage aussi, quelques brandons viendraient-ils à s’échapper, quelques flammèches, que nous les aurions vite repris, le feu pouvait se dresser, défier le ciel d’une verticalité qui à certains moments faisait quand même frémir, la raison reprenait vite ses droits qui rappelait qu’en cette saison, dans ces conditions, il n’y avait absolument rien à craindre. Du coup, le visage chaud et rougi au face à face des flammes, chacun pouvait s’émerveiller de ce en quoi le feu transfigurait

l'autre : les gestes finissaient par être simples, réguliers, sans hâte, nous allions et venions, du feu jusqu'aux entassements de branches, des tas jusqu'au feu, un coup de fourche de temps à autre pour rassembler ce qui se dispersait, pour soulever dans le brasier ce qui, trop compact, ne parvenait pas à brûler, ici nous activions, là nous ralentissions, comme un attelage que nous aurions conduit vers sa destination de cendres, le plus souvent à laisser faire, à attendre, tout le temps de rêvasser, de regarder autour. Tu avais retrouvé les gestes paysans des tiens. Moi, ceux que j'avais vu faire ici même aux anciens. Cela, sans doute, qui était apaisant. De n'avoir rien à inventer. De se laisser couler dans des manières de faire qui nous précédaient depuis si longtemps et que nous imaginions devoir à notre tour reproduire au fil des ans.

Vers les onze heures, le glas avait sonné au clocher du village. Maman nous avait prévenus qu'elle irait aux obsèques. Quelqu'un qu'elle connaissait vaguement. Elle disait qu'elle se devait d'y être, mais elle le disait pour à peu près tous les enterrements. Le glas marquait la fin de la cérémonie. On le faisait sonner au moment où le cercueil sortait de l'église. Je savais que peu de temps après nous verrions passer sur la route d'en face le lent cortège allant au cimetière, le fourgon mortuaire d'abord, puis le curé, la famille, les amis, c'était tradition qu'on aille ainsi à pied, et de là où nous étions, à travers flammes ou fumées selon l'évolution du feu, la direction des coups de vent, nous pouvions d'une certaine manière participer de loin à cette sorte de migration depuis l'église dont nous voyions le clocher, le village ramassé tout autour, jusqu'au cimetière dont nous apercevions quelques tombes et surtout les grands cyprès vert

sombre qui faisaient des sortes de bannières. Le convoi venait de passer sur cette route juste en face, de l'autre côté du vallon, un peu trop loin quand même pour pouvoir y reconnaître maman, mais assez près pour constater que cette fois il n'y avait pas grand monde. Machinalement, nous nous étions arrêtés. Appuyés l'un et l'autre au manche de notre fourche nous avons quelque chose d'un *Angélus* de Millet, peut-être ça qui nous avait fait sourire, pâle sourire, car voyant ceux d'en face disparaître aussi lentement qu'ils étaient apparus, devinant qu'ils s'étaient engagés sur la pente d'accès au cimetière, qu'ils y pénétraient, c'était mentalement ce chemin que nous refaisions, mais quelques mois plus tôt, lorsque, avec la même lenteur, la même application, nous avions conduit ma sœur de l'église au cimetière, l'impression à rebours que c'était nous-mêmes qui passions sur la route d'en face, ou plutôt moi, moi seul, puisqu'à l'époque tu n'avais pas pu venir. À coups de faucille rageurs tu t'étais déjà remise au travail.

À la fin de la matinée, tu avais fini par dégager complètement la petite grotte imitation de celle de Lourdes que le mari de Zaza (la marraine qui nous avait légué cette terre) avait fait édifier dans le talus surplombant la grande berge. Tu en avais arraché ronces et salsepareilles, les branches égarées d'un antique rosier, tout cela que tu avais fait brûler au fur et à mesure, ne restaient plus, au pied de la grotte, que deux rangées de belles-de-nuit comme un hommage secret, je me disais, à une autre Marie, la Madeleine, et la grotte alors n'était plus celle de Lourdes mais celle du tombeau vide, texte que nous avions lu aux obsèques de ma sœur. Enfants, nous aimions bien mimer ici quelque liturgie et apporter des fleurs à la Vierge toute blanche.